

« L'An de grâce »

Adrien Gruslin

Numéro 64, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gruslin, A. (1992). Compte rendu de [« L'An de grâce »]. *Jeu*, (64), 151–152.

Juliette (Dominique Leduc), Mimi (Marie-France Lambert) et Adèle (Markita Boies), les trois personnages de *L'An de grâce* créés par Claude Poissant, René Richard Cyr et Alexis Martin. Une production du PàP 2, présentée à la Salle Fred-Barry. Photo : Bruno Bräen.

«L'An de grâce»

Texte et mise en scène : René Richard Cyr, Alexis Martin et Claude Poissant. Scénographie et accessoires : David Gaucher; éclairages : Martin Saint-Onge. Avec Markita Boies (Adèle), Patrick Goyette (Pierre), Marie-France Lambert (Mimi) et Dominique Leduc (Juliette). Production du PàP 2, présentée à la Salle Fred-Barry du 17 février au 21 mars 1992.



Êtres en détresse

Trois sœurs sont réunies dans un appartement en ruine. L'espace, essentiellement métaphorique, renvoie à la fois au vestige urbain — un immense panneau Médiacom à l'appui —, et au vestige rural — dans un rang peut-être, au fond d'un dépotoir. *L'An de grâce* parle d'êtres en détresse, de solitude, de dérive, de mort et aussi d'espoir.

Adèle, Mimi et Juliette se retrouvent à l'occasion de la mort de leur mère. Le thème de la mort est ainsi lancé. Pourtant, ce qui semble tenir lieu de prétexte théâtral reste sans fondement véritable. Il va de soi que les trois auteurs de la pièce, qui ont chacun conçu et développé un des trois personnages, avaient besoin de les relier, sans s'appuyer sur une convention réaliste. «Dans ce cadre minimal, expliquait Claude Poissant lors d'une entrevue accordée au *Devoir*, chacune des sœurs se trouve devant la nécessité d'assumer la responsabilité de ses gestes et pensées¹.»

L'expérience d'écriture du PàP 2² est peu commune. Chacun des écrivains s'est associé à une comédienne, à laquelle il a demandé d'identifier le personnage de ses rêves ou celui qu'elle aurait envie d'interpréter. Le travail de création s'est donc amorcé en tandem. Par la suite, chaque auteur a développé la partition de son personnage. Dans ce travail solitaire, il est normal et inévitable que l'interaction entre les trois femmes soit restée superficielle. L'unité du propos demeure toutefois relativement nette, en raison du choix de chacune des actrices d'un personnage de victime.

1. *Le Devoir*, 15 février 1992, p. C5. «L'éternel retour de la création collective, PàP 2 présente *L'An de grâce* à la Salle Fred-Barry».

2. Il s'agit de la nouvelle appellation que s'est donnée le Théâtre Petit à Petit qui continue, par ailleurs, d'œuvrer sous son patronyme original pour les publics adolescents.

L'action est située dans l'appartement de la cadette; l'aînée semble y être démenagée depuis peu, alors que la troisième arrive après avoir fui mari et enfants. Ce n'est donc pas vraiment le deuil maternel qui justifie les retrouvailles. Pas étonnant alors qu'il ne provoque rien. Outre l'allusion du début, de même que celle d'une autre scène — aussi peu vraisemblable que lourdement symbolique : il s'agit d'un déversement de cendres initié par la cadette devant ses deux sœurs médusées —, il n'en est pas question.

Les auteurs auraient pu se passer d'un prétexte si peu fertile. Le théâtre s'accommode volontiers d'in vraisemblances. D'autant que cela ne change pas un iota à l'identité de chacune des trois femmes. Certes, le thème de la mort plane, redoublé par les personnages masculins imaginaires de Mimi et Juliette. La première s'invente un motard fasciné par un éventuel suicide au volant de son bolide, alors que la seconde lèche le sang de la blessure de son chevalier (en 1992, l'évocation du SIDA affleure derrière un tel fantasme). Quant à l'aînée, plongée dans le scénario de la femme moderne au travail, elle n'a pas le temps de rêver et ne peut que vivre le manque.

Dépotoir, mort, solitude... Aucune des trois ne vit une réalité satisfaisante; aucune n'arrive à établir des relations fructueuses, entendons équilibrées et dynamiques, avec l'homme. C'est manifestement pour combler un manque que chacune s'est fabriquée son «survenant». L'image n'est pas nouvelle. Curieux regard sur l'univers féminin que celui qu'ont posé ces trois auteurs : Cyr, Martin et Poissant...

Adèle fait le constat de l'échec des relations de sa vie privée. Mimi revit ses souvenirs de séductrice irrésistible, en réponse à l'échec de sa vie de couple et de mère. Plongée dans ses romans de chevalerie, Juliette s'enferme dans une folie douce et s'invente, dans le confort de sa chambre, un preux chevalier sur mesure. L'impression est nette : tout le manque féminin paraît concentré dans l'impossible relation amoureuse. Certes, on comprendra aisément que le personnage de Pierre n'est qu'un outil, le déclencheur d'un processus d'introspection; certes, les portraits de

«Roméos» illustrent bien le vide amoureux et la difficulté propre à notre époque... mais fallait-il se contenter d'une imagerie aussi univoque et si peu fouillée?

Les limites du propos me semblent vite atteintes. Les trois portraits féminins présentent néanmoins un intérêt d'autant plus net qu'ils sont campés avec force par les comédiennes : Markita Boies, Marie-France Lambert et Dominique Leduc. Adèle, la *workaholic* yuppie, Mimi, la mère de famille rockeuse, et Juliette, en plein Moyen Âge, toutes trois sont également en détresse, dans un univers disloqué et angoissant, sur le point de sombrer, jusqu'à la fin porteuse d'espoir. Mais s'agit-il d'espoir quand on entend un simple énoncé d'intention? Dans *l'An de grâce*, dire vouloir s'assumer pleinement dépasse-t-il le vœu pieux, le ça-fait-du-bien-d'en-avoir-parlé? Surtout quand cette bonne intention est soufflée dans la poussière de l'urne maternelle?

En dépit de ses limites de contenu et des ratés dans l'enchaînement des diverses séquences, résultat de la triple écriture, le spectacle du PàP 2 ne manque ni d'allant ni de force. Nous avons déjà signalé la qualité du travail des trois comédiennes, il convient également de noter l'efficacité de Patrick Goyette, dans un difficile et changeant rôle de faire-valoir. Comme quoi un texte aux multiples maladrotes joué avec conviction et mené par un rythme soutenu peut parfois produire une représentation de bon niveau. Surtout quand l'équilibre entre le dramatique et le divertissant est préservé.

Adrien Gruslin